

Une écriture féminine au temps des Lumières : la correspondance de Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy

Julie Roy

Numéro 7, 1997

Le(s) discours féminin(s) de la francophonie nord-américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004768ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004768ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, J. (1997). Une écriture féminine au temps des Lumières : la correspondance de Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy. *Francophonies d'Amérique*, (7), 223–236. <https://doi.org/10.7202/1004768ar>

UNE ÉCRITURE FÉMININE AU TEMPS DES LUMIÈRES : LA CORRESPONDANCE DE JEANNE-CHARLOTTE ALLAMAND-BERCZY¹

Julie Roy
Université du Québec à Montréal

Au Québec, l'histoire littéraire traditionnelle commence officiellement avec la parution, en 1837, du roman *L'Influence d'un livre* de Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé. Pour l'époque précédente, seuls quelques textes publiés dans les journaux ou certains ouvrages épars, nommés au tournant d'une anecdote historique, constituent l'essentiel des traces d'une vie littéraire bas-canadienne retenues par les historiens de la littérature². Du côté de la production féminine, ce n'est qu'en 1881 que Laure Conan ouvre la voie aux écrivaines avec son roman *Angéline de Montbrun*. Avant cette date, il faut remonter à l'époque de la Nouvelle-France pour voir s'inscrire quelques noms de religieuses ou une épistolière de la trempe d'Élisabeth Bégon. Entre les *Lettres au cher fils*, écrites de 1748 à 1752, et le premier roman féminin paru à la fin du XIX^e siècle, aucune femme n'a mérité la consécration des historiens de la littérature québécoise. Selon certaines analyses, les femmes de l'après-Conquête se seraient consacrées à la lecture, une activité littéraire passive qui convenait mieux à la nature féminine³. On convoque pour principal argument les nombreuses polémiques qui sont apparues dans les journaux de l'époque concernant les effets néfastes des romans sur les mœurs des jeunes filles.

Bien que cette donnée nous apparaisse intéressante, les femmes de l'après-Conquête, contrairement aux idées reçues, ont bel et bien manié la plume. Nos recherches dans les archives nous ont permis de découvrir de nombreuses correspondances privées, des lettres d'affaires, des pétitions, des lettres aux journaux (de circonstance ou carrément polémiques), des poèmes, des chansons et même quelques récits. Si la plupart de ces scriptrices se contentèrent de faire circuler leurs textes dans leur entourage immédiat et si seulement quelques-unes s'inscrivirent dans la sphère publique en émergence que proposaient le périodique et l'imprimerie, les femmes du tournant du XIX^e siècle ne semblent pas moins familières avec la chose écrite, et il s'avère qu'elles connaissaient bien les discours qui circulaient à l'époque.

Pour les historiens, ces écrits constituent des documents auxiliaires ; comme suppléments biographiques ou comme documents propres à reconstituer l'histoire du tournant du XIX^e siècle. Pour nous, bien que ces éléments

fassent intrinsèquement partie de la lecture de ces correspondances, il s'agit plutôt de voir comment l'écriture féminine s'inscrit dans des formations discursives propres à la période de l'après-Conquête, dans la texture idéologique de l'époque, et comment ces femmes s'insèrent, en tant que sujet féminin, dans ces discours. La correspondance de Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy que nous présentons ici apparaît comme une voix, une écriture, dans le champ hétérogène des écrits féminins de l'après-Conquête au Québec⁴. Elle n'en est pas moins représentative des stratégies qu'ont utilisées les femmes pour faire entendre leurs voix et leur(s) féminité(s) à une époque où la littérature est encore celle de l'autre: celle importée d'Europe et celle des hommes.

Le parcours de l'épistolière⁵

Jeanne-Charlotte Allamand est née le 16 avril 1760 à Lausanne en Suisse. En 1780, alors qu'elle était pensionnaire à Berne chez Mlle Marguerite Grüner, propriétaire d'une boutique de mode, elle fit la connaissance de William von Moll Berczy qui allait devenir son mari cinq ans plus tard. Peintre et miniaturiste de profession, il était venu tenter de faire fortune dans cette ville. Il enseigna le dessin et la peinture à Charlotte Allamand, enseignement qu'il poursuivit par correspondance lors d'un séjour en Italie. Après leur mariage, le couple habita Berne et Genève où William Berczy exerça ses talents de peintre et s'occupa de commerce d'œuvres d'art. Les affaires étant moins prospères dans cette région de l'Europe, ils s'installèrent à Florence en 1787 où Berczy avait de nombreux clients et amis, notamment à la cour du duc de Toscane. Ils eurent également l'honneur d'accueillir dans leur maison le célèbre Johann Wolfgang von Goethe, auteur des *Souffrances du jeune Werther*, qui avait entrepris à cette époque un voyage en Italie⁶. Au début de 1790, le couple poursuivit son périple vers la capitale anglaise où William Berczy allait exercer le métier de peintre et de marchand d'art. Les deux époux présentèrent leurs œuvres à l'exposition annuelle de la Royal Academy of Arts de Londres. On pouvait y voir exposés, selon le dictionnaire de l'Académie, un portrait d'artiste non identifié, réalisé par William Berczy, et deux intérieurs de cuisine de la campagne toscane, peints par Charlotte Allamand-Berczy⁷.

Sentant une occasion unique de faire fortune, William Berczy et sa femme s'improvisèrent agents de colonisation pour le compte du gouvernement anglais. Ils regroupèrent une centaine de colons allemands qu'ils guidèrent jusqu'en Amérique. La famille Berczy (leur fils William Bent était né à Londres en janvier 1791) s'embarqua à bord du *Frau Catharina* le 2 mai 1792 et débarqua à Philadelphie le 25 juillet suivant. Charlotte Berczy, avec l'aide du ministre luthérien qui les accompagnait, fut chargée de la responsabilité des immigrants. Elle organisa le départ des colons à l'insu du représentant de la Genesee Association. Le groupe traversa à Newark (Niagara-on-the-Lake) en juin 1794 et échoua finalement, en octobre, à York que nous connaissons

aujourd'hui sous le nom de Toronto. Les affaires ne furent pas aussi brillantes qu'escomptées au départ et après quatre ans de vie rude et précaire, William Berczy installa sa femme et leurs deux enfants (un second fils, Charles Albert, était né à Niagara en août 1794) à Montréal à la fin de 1798.

Sur les quinze années qui suivirent l'installation de Charlotte Allamand-Berczy à Montréal, les deux époux ne vécurent que sept ans ensemble, d'où l'importante correspondance qu'ils ont échangée. William Berczy était alors occupé à parcourir le Haut et le Bas-Canada, effectuant même un détour par l'Angleterre, afin de régler les problèmes financiers occasionnés par l'entreprise de colonisation et reconquérir le domaine artistique qu'il avait délaissé en s'installant en Amérique⁸. Pendant l'absence de son mari, Charlotte Berczy était chargée, à distance, de la responsabilité des colons par l'intermédiaire de représentants. Malheureusement, seulement seize des lettres écrites par Charlotte Berczy semblent avoir été conservées. Une seule date de 1793, époque pendant laquelle elle s'occupait activement des colons. Le reste de sa correspondance s'échelonne de 1798 à 1812. On y dénombre neuf lettres envoyées à son mari et six à son fils William qui avait entrepris de suivre son père dans certaines de ses expéditions. Il s'agit donc d'une correspondance familière au sens strict du terme.

Écrire une lettre

Depuis le XVII^e siècle, la lettre s'est développée, transformée, passant d'une pratique rhétorique associée aux belles-lettres à une pratique mondaine fortement codifiée et très socialisée. Cette nécessité du jeu social apparaît dans les nombreux manuels et traités épistolaires parus au cours de la période faste du genre. On le voit particulièrement par la codification des différents types de lettres et les précisions données quant aux formules de politesse à employer selon le statut social de celui ou de celle à qui est destinée la missive. À cet égard, la dialectique que pose la relation des deux interlocuteurs demeure l'enjeu fondamental de l'écriture de la lettre. Comme l'a remarqué Georges Gusdorf :

Le sujet s'énonce et s'annonce sur le mode du pour autrui, en relation avec un Tu ou un Vous. La présence de l'autre auquel les écritures sont dédiées, introduit une disposition existentielle différente ; il s'agit de solliciter l'attention, de capter la bienveillance d'une autre personne, dont la présence absente irradie tout le champ de la parole. [...] La correspondance s'inscrit dans une relation de réciprocité, elle anticipe sur le choc en retour exercé par la personnalité du destinataire⁹.

Paradoxalement, on sait que celui à qui l'épistolier se confie est toujours absent. Cette absence nécessite, de sa part, une mise en scène de sa propre image et de celle de son destinataire pour faire émerger le simulacre de la conversation. Celui ou celle qui prend la plume choisit les événements à raconter ou à ne pas raconter, le ton, les aspects de sa personnalité à dévoiler. Les deux acteurs de la lettre mis en scène par l'écriture sont des constructions

qui se situent à mi-chemin entre le réel et l'imaginaire. L'épistolier construit un masque au fil des mots et des fragments que constitue chaque lettre. La connaissance de l'autre et de ses attentes est l'un des principaux points d'appui de cette reconstruction, tandis que l'idéologie entourant l'art de rédiger une lettre détermine les critères stylistiques de l'écriture. Une correspondance est, à ce titre, le reflet troué de la réalité extratextuelle. Contrairement à l'idée que nous nous faisons de la lettre en tant qu'écriture transparente, seul le contrat de lecture né de la relation préalable des deux interlocuteurs atteste de l'effet de réel du propos et rassure le destinataire du reflet fidèle de l'existence mise en scène.

Cette reconstruction a été théorisée par Janet Gurkin Altman dans son ouvrage *Epistolarity. Approaches to a Form*¹⁰. En s'inspirant des concepts de Roman Jakobson, Altman a défini deux types de reconstructions qui fonctionnent en interaction. Il s'agit de l'aspect métaphorique qui fait de la relation épistolaire le substitut de la communication directe en la recréant sur le papier et de l'aspect métonymique qui prend l'objet matériel qu'est la lettre comme représentant symbolique de l'épistolier ou de son destinataire.

William Berczy souligne ce premier élément à sa femme dans une lettre qu'il lui adresse le 25 avril 1798, lorsqu'il fait un arrêt dans la ville de Gana-noque : « Quelle heureuse invention que c'est que l'art de communiquer si parfaitement Ses Idées par l'écriture. Le plaisir de savoir que ceux que nous cherissons peuvent lire nos pensées est si consolante qu'elle nous dédomage en grande partie pour le Chagrin de devoir en être Séparé¹¹. » Mais pour Charlotte Berczy, en plus de soutenir cette fonction de communication, la lettre, dans sa matérialité, devient elle-même une sorte de double du scripteur, la seule marque tangible de sa « présence absente ». L'attente des réponses devient un des principaux thèmes du discours, et la lettre en tant qu'objet matériel acquiert à cet égard une fonction métonymique de double du mari ou du fils et sert souvent de prétexte à son épanchement. Une missive en date du 28 mai 1800, lorsque William Berczy est emprisonné à Londres, décrit cet aspect de la correspondance. Charlotte lui écrit : « Tu n'y ignore pas que tes précieuses Lettres sont l'unique baume à mes peines en m'instruisant sur la particularité de ton existence de la quelle je n'apprends rien de Satisfaisant, et tout ce qu'on peut me dire ne sauroit compenser un seul mot tracés par ta chere main¹². » Puis quelques semaines plus tard, elle insiste à nouveau : « ... j'attendrai toutes les occasions qui peuvent m'apporter Ses caracteres précieux lesquels étant traces par ta chere main me seront les plus Sur garant de ton existence à la quelle Seule est attachée tout le bonheur de ma vie¹³. » Charlotte Berczy avoue même garder précieusement les lettres de son mari qu'elle relit amoureusement.

La lettre féminine

Si la principale forme d'écriture adoptée par les scriptrices de l'après-Conquête est la lettre, privée ou publique, il faut bien voir que ce médium est

l'une des seules formes d'écriture permise aux femmes au tournant du XIX^e siècle. On sait que la *doxa* voulait qu'elles ne s'expriment pas sur la place publique. Les femmes débattaient généralement de leurs idées en privé puisque s'immiscer sciemment dans la sphère publique aurait été contraire au code culturel de l'époque. La mauvaise réputation des « femmes savantes » et des « bas-bleus » en rend bien compte¹⁴. Par ailleurs, alors qu'aujourd'hui le commerce épistolaire apparaît comme un « arrière-lieu¹⁵ » de la littérature, les XVII^e et XVIII^e siècles, avec la multiplication des manuels, traités et plus particulièrement des romans épistolaires, ont fourni aux épistolières des modèles propres à faire de la lettre une pratique codifiée, une œuvre d'écriture, voire un genre à part entière.

Parce que les femmes, de par leur position sociale, sont invitées à écrire à condition qu'elles respectent les frontières de la sphère privée, la lettre apparaît pour elles, par son caractère intime et son authenticité, comme un genre fait sur mesure. Marie-Claire Grassi remarquait que si la femme s'est vu offrir le genre épistolaire comme lieu de consécration unique de son écriture au XVIII^e siècle, c'est parce que « tant qu'elle parle d'elle, de ses sentiments, de ses attentes, de son mal d'être, la femme n'est pas dangereuse. Elle n'empiète sur aucun territoire réservé, elle n'usurpe aucun pouvoir, creusant consciencieusement le sillon qu'on a tracé devant elle¹⁶. » Le stéréotype de l'épistolière créé dans les romans épistolaires du XVIII^e siècle répond de ce phénomène. Katharine A. Jensen dans son étude « Male Models of Feminine Epistolarity; Or How to Write like a Woman in Seventeenth Century¹⁷ » explique qu'en donnant des modèles féminins aux femmes, modèles essentiellement composés par des hommes, les auteurs de traités, de manuels et de romans épistolaires consolidaient leur pouvoir sur l'expression féminine. Ces ouvrages, tout en suggérant des modèles, réglementaient la pratique de la lettre. Claudine Herrmann, dans *Les Voleuses de langue*, exprime le jeu de masques qui a longtemps dominé l'expression et l'écriture féminines :

La femme, toujours qualifiée de « bavarde », a été longtemps muette. Non seulement parce qu'elle n'a jamais eu voix au grand chapitre de la société, mais parce qu'il a toujours été indécent [...] qu'elle s'exprime sur ce qui fait sa particularité. Elle a été ainsi réduite à jouer le rôle d'une actrice qui répète des phrases dont aucune n'a été inventée par elle¹⁸.

Le stéréotype de l'épistolière mis en place créait ainsi les attentes du public lecteur et définissait le discours devant être tenu par les femmes. Fritz Nies, dans un article où il questionne la féminité attribuée au genre épistolaire, décrit assez bien cette figure :

Le type de la femme correspondante coïncide assez bien avec un concept traditionnel du rôle féminin [...] selon lequel c'est le propre de l'homme de partir à l'aventure, de quitter sa compagne tandis que celle-ci « casanière » et sédentaire, aurait la vocation d'attendre le retour du partenaire, du vague à l'âme, et de s'appliquer à maintenir le contact affectif¹⁹.

Le cas de « Marie-Louise », pseudonyme utilisé par le journaliste Joseph-Guillaume Barthe dans *Le Populaire* en 1837, rend compte de la traversée de cette conception du style féminin jusqu'en terre canadienne. Comme les auteurs de *La Vie littéraire au Québec* l'ont souligné, le portrait de « Marie-Louise » est celui d'« une jeune orpheline esseulée et durement éprouvée par la mort. [...] Dans sa prose, encore plus que dans ses vers, Marie-Louise ne cesse de gémir sur son sort et de se répandre en lamentations²⁰. » Construction de Joseph-Guillaume Barthe, ce portrait est le même que celui dressé par les romans épistolaires de l'époque. Si le but de Barthe était d'inciter les femmes à écrire dans les périodiques, il le faisait en leur présentant un code spécifique d'intervention calqué sur le stéréotype mis en place dans les romans européens.

Charlotte Allamand-Berczy

Charlotte Berczy joue bel et bien de ce masque convoqué par le discours social. Elle se décrit comme esseulée, supportant la souffrance de l'éloignement que seules les lettres de son « tendre ami » viennent adoucir. Pour prouver son amour à son « cher Berczy » et le convaincre de rentrer au bercail, l'épistolière use de toutes les possibilités stylistiques offertes. Voici un exemple du discours tenu par Charlotte Berczy à son mari resté silencieux depuis un certain temps :

J'apprens par un paragraphe d'une lettre de Monsieur Gals, que tu me prives de cheres nouvelles par la crainte de trop m'affliger par leur présente nature. Eh, mon Berczy, le plus tendre de tous les hommes, fallut-il pour eviter une blessure à mon cœur, risquer son déchirement total ? Non je n'entreprendrai point à te peindre mes peines, mes angoisses, elles furent telle que la triste découverte que je fis de la cause de ton silence fut un soulagement à ce cœur ulcérés. Je me dit, il existe encore cet Ami si précieux : il vit, il respire pour Sa charlotte. Oui mon bien Aimé, ce fut ma consolation & le baume de ma profonde blessure. L'espoir de te revoir et de te preser contre mon Sein ranima mon esprit défaillant & me soutiens encore dans cette rude epreuve²¹.

L'utilisation abondante de phrases exclamatives et interrogatives, technique largement employée par les philosophes et les romanciers du XVIII^e siècle, marque l'implication affective de l'épistolière²². Ailleurs, les points de suspension jouent du même désir d'inscrire une certaine émotivité, une sensibilité consacrée par le courant préromantique. La rhétorique du sensible se calque sur celle des romans de l'époque. Le pathos s'inscrit également dans le discours grâce à l'emploi d'un lexique amoureux propre au contexte des Lumières et au préromantisme. La sensibilité, le cœur, les larmes, le désespoir, le plaisir et le bonheur chapeautés par l'idée de Nature caractérisent le discours de Charlotte Berczy. Elle termine sa lettre du 28 mai 1800 :

Dans ce moment et plus que jamais mon impatience Sur la reception de tes cheres Lettres ne peut Se décrire. Ton Sensible Cœur peut mieux la Sentir et etre encore l'organe des plus tendres Sentiments qui Siegeront jusqu'à la

mort pour toi mon unique Ami dans celui de ta pauvre & bien affligée Charlotte²³.

Par ce ton, elle entretient le côté romanesque de sa relation avec son cher Berczy. Certaines lettres se concentrent uniquement dans cette tournure de l'épouse éplorée par l'absence de son amoureux et l'attente de ses réponses qui tardent à venir.

Bien que ce discours pathétique encadre toute la correspondance, Charlotte Berczy n'emprunte pas toujours ce ton; elle n'écrit pas toujours avec cette émotivité exacerbée. Si elle est mère et épouse avant tout, son univers ne saurait relever uniquement de ces deux sphères. Dans la majorité de ses lettres, même si tout finit par se rapporter à sa solitude et à l'éloignement de son mari, elle donne également des nouvelles de sa famille, explique ses démarches pour survivre à Montréal (la location d'une maison, l'achat de vivres, etc.), rapporte les nouvelles concernant les activités du gouvernement et de ses dirigeants et donne son avis sur les déboires de son époux ou sur les grands événements politiques de la scène nationale et internationale. Elle écrit par exemple à son mari :

Monsieur Smith notre Arpenteur général est arrivé à Quebec ou il est très malade, et même dans un état à en désespérer. J'en suis fâchée pour le public puisqu'il perdra un galant Homme et pour moi singulièrement, m'étant flattée qu'à Son passage ici il m'auroit donné d'amples nouvelles de mon pauvre Berczy²⁴.

C'est ici que le naturel si prisé à cette époque prend tout son sens. En effet, Charlotte Berczy adopte un ton différent pour chacun de ses types d'interventions. Ce jeu reflète probablement les différents états d'âme de l'épistolière, ses différents centres d'intérêts, mais il semble également qu'il participe d'une stratégie d'écriture bien mûrie. Dans une même lettre, on peut observer, par exemple, un paragraphe où le pathétique de sa situation est vibrant de sincérité, un second paragraphe où la critique se fait acerbe à l'endroit de certaines personnes influentes de son milieu et confine même à la polémique. C'est ainsi qu'elle lui expose ses vues sur la situation des colons :

La conduite de Liebrich me chagrine & ne m'étonne point; car par ce qu'il a fait du passé nous pouvions nous attendre à tout de sa part, aussi je t'assure mon bon Ami, que je redoute son voisinage, & n'espère ni douceur, ni repos parmi des gens aussi turbulents & si peu raisonnable que la plus part de tes colons, qui pour tant de bienfaits te payent d'ingratitude. [...] Je trouve de plus que York est une gouffre ou il faut perir Si on a pas d'autres revenus que celui des terres qu'on ne peut cultiver soi-même, puisque les prix excessif de la main d'Œuvre, & la difficulté même de se la procurer absorbe de beaucoup le produit: or, en cette place, il n'y a que les gens soudoyer du Gouvernement, les marchands & les mécaniques qui peuvent y Subsister²⁵.

À d'autres moments, c'est l'humour qui occupe l'intervention. Elle dira avec amusement à son mari: « Son eveque apassé aujourd'hui sous mes fenetres

et j'ai pensé que s'il est aussi bon qu'il est beau il pensera à toi pour l'amour de la justice [...]»²⁶.

D'un point de vue strictement formel, l'utilisation à des fins spécifiques des différentes langues connues des deux époux contribue à amplifier l'effet de la pluralité des discours. Sur un fond presque essentiellement français (seulement deux lettres sont entièrement rédigées en anglais) viennent se greffer quelques paragraphes en anglais et en italien. Le langage, dans son aspect formel, devient un moyen de représentation, et même d'autoreprésentation pour l'épistolière. On observe en effet que la langue française, outre le fait qu'il s'agit de la langue véhiculaire de la culture au XVIII^e siècle, est la langue maternelle de Charlotte Berczy et celle de l'intimité familiale. L'anglais, par ailleurs, semble être une langue à fonction purement utilitaire. La première lettre de la correspondance qu'elle envoie à un marchand en 1793 et dans laquelle elle réclame des vivres et des objets de nécessité pour les colons allemands est rédigée en anglais. Dans le même sens, les paragraphes écrits en langue anglaise par William Berczy, à l'intention de Charlotte, sous-entendent toujours la relecture ultérieure par un lecteur anglophone.

L'anglais revêt aussi une fonction didactique chez nos deux interlocuteurs. L'éducation de leurs enfants, qui est l'un des thèmes qui reviennent dans la correspondance, est probablement l'une des causes de ce bilinguisme. Les lettres que Charlotte Berczy envoie à son fils William sont parfois en français, parfois en anglais. William Berczy, lorsqu'il écrit à Charlotte et laisse un petit mot pour son fils, ne manque pas lui aussi de valser entre les deux langues, un paragraphe en français, un paragraphe en anglais, par exemple. William Berczy écrivait à sa femme au sujet de l'apprentissage des langues par ses enfants :

Je suis bien charmé d'apprendre que nos petits garçons font tant de progrès dans la langue françoise, c'est un avantage de plus pour eux de scavoir encore cette langue. J'espère qu'ils avancent également bien dans l'école. — L'éducation et l'instruction de ces chers enfants est une des choses qui me tiennent le plus au cœur²⁷.

Mis à part le français et l'anglais, l'italien occupe aussi une place significative dans la correspondance. Cette langue semble avoir une fonction tout à fait émotive. Elle est la langue de l'espoir de jours meilleurs et d'un retour prochain de son mari pour l'épouse éplorée. Elle écrit à son mari :

Mà tù ben sai e mi disi pin volte « chi vivo speranto vivo cacanto » e' non ostante che io meduino trova ogni giorno molto verilà in questo proverbio, io morelle per soverchio d'affaro se non horeste la sperenza di vedere un tempo pin salice per l'amico del mio core²⁸.

Tout en étant la langue mythique de l'amour, cette technique tend à susciter l'attention, à mettre l'accent sur une partie de la lettre en particulier. L'italien contient également la mémoire d'une période heureuse dans la vie de William et Charlotte Berczy. C'est la langue dans laquelle les deux époux ont

vécu les plus longs moments l'un près de l'autre. Greimas définit ce genre de création d'intimité comme la mise en place d'un espace scripturaire clos où « sous le couvert de l'enveloppe qui les protège, en les excluant du monde social : à l'intérieur d'une intersubjectivité ainsi constituée, des subjectivités peuvent s'ouvrir et se reconnaître²⁹ ». La lettre devient un espace privilégié d'échange, et l'enveloppe cachetée et les jeux d'écriture, au plan symbolique, renferment l'idée du secret, de l'impénétrable univers intime créé par l'épistolier. C'est la connaissance préalable du destinataire, la culture commune qui est mise en scène, qui permet de créer ce genre de complicité.

Cette variété linguistique pose également la question de l'hybridité culturelle. La période de l'après-Conquête est une époque de changements, de bouleversements sociaux, politiques et culturels. En effet, avec l'arrivée massive d'immigrants, particulièrement anglais, mais aussi de toutes nationalités, de nouveaux espaces urbains se construisent. Les habitants sont confrontés aux chocs des langues et des religions et cette reconfiguration de la carte culturelle a contribué à produire une nouvelle conception de l'homme en société pour les Canadiens, une sorte de multiculturalisme avant la lettre³⁰. Que l'on pense aux gazettes bilingues qui apparaissent à la fin du XVIII^e siècle et à leur diffusion des textes des philosophes des Lumières ou à l'anglomanie brocardée en 1803 dans la pièce en vers *L'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise* de Joseph Quesnel, les écrits de l'époque sont les meilleurs diffuseurs des mutations sociales qui ont animé cette période. La correspondance de Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy est l'une des plus marquées par l'hybridité culturelle qui traverse l'après-Conquête, d'autant plus que cette femme fait elle-même partie des nouveaux arrivants du pays.

L'importation de la culture européenne apparaît grâce aux marques intertextuelles qui parsèment la correspondance entre les deux époux. C'est pourtant au niveau interdiscursif que l'influence européenne agit le plus fortement. Les concepts philosophiques des Lumières s'inscrivent déjà dans les discours qui circulaient à l'époque, même intimes, des Canadiens. Le concept de Nature avec toute la philosophie qui en découla, celle qui fut popularisée par le baron de La Hontan après un séjour au Canada à la fin du XVII^e siècle et qui fit du Sauvage de l'Amérique le mythe de toute une génération de philosophes (de Montesquieu à Voltaire) apparaît de façon récurrente dans la correspondance des Berczy. Cette idée que l'homme est un être naturel, que sa vie est réglée selon les lois qu'a ordonnées la nature et qu'ainsi chaque individu a droit à la liberté et au bonheur, n'est pas étrangère à la nouvelle conception de l'homme et à la philosophie qui fleurissaient alors en Europe. On peut remarquer cette influence européenne dans l'extrait d'une lettre du 5 décembre 1799 de Charlotte Berczy à son mari retenu en Angleterre. Elle lui lance ce cri du cœur :

Si Sa vive ardeur pouvoit enflamer la tienne & l'animer du même désir bien vite O mon Berczy bien vite tu trouverois des armes contre le mal qui nous Sépare tu ne considéroit pas qu'il y a des obligations qui surpassent *les droits*

de la nature. Non, mon bon Ami, il n'y a pas de justice à le penser ainsi ; et c'est une trop grande délicatesse de ta part, qui sert la cupidité, et nous prive d'un bien réel, qui avec le tems s'enfuit, et emporte les beaux jours de Notre Vie. Or écoute cher Berczy, cette *phylosophie bienfaisante*, dépouillée de Ses dogmes importuns des usages et puérité du luxe : que nos *gout Simples* et notre *moderation* soient la base de notre conduite, n'ayons d'ambition que pour nous aimer jouissons d'un *bonheur* qui n'est reservé qu'a un très petit nombre et aprenons à nos Enfans par notre exemple à être vraiment heureux³¹.

La raison, rattachée au concept de connaissance propre à ce siècle, marque aussi la façon dont les discours des deux épistoliers décrivent leur univers, particulièrement celui de William Berczy. Il raconte à sa « bonne amie » chaque moment de son expédition, ses traversées, ses rencontres avec les créanciers, ses appréhensions, ses espoirs. Quoiqu'elle semble bien remplir sa fonction de générateur d'intimité en tant que double de la relation, sa correspondance avec sa femme sert aussi à inventorier différentes informations. Lorsqu'il traverse le Haut-Canada, il lui explique :

Comme il y a bien des reflexions qui sont relatif à l'historique et au Phisque de ce país qui entreront dans ma Correspondance avec ma bonne Charlotte, je te prie de conserver mes Lettres, puisque plusieurs pourronts peutêtre m'être de quelque'utilité en avenir pour me remêtre certain faits qui te les communiqueant je pourois avoir négligé d'insérer dans mon journal de voiage que je continue toujours for regulierement [...]³².

William Berczy, en communiquant des données presque encyclopédiques sur son voyage, souhaite instruire Charlotte de chacune de ces démarches. La distinction qu'il opère entre le « tu » auquel il s'adresse et la formule plus impersonnelle « ma correspondance avec ma bonne Charlotte » marque une certaine démarcation entre la lettre personnelle et le récit de son voyage. Pourtant la diffusion des connaissances, on le sait, fait partie des préoccupations du siècle. On peut se référer ici au peintre Louis David qui, au lendemain de la Révolution française, déclarait :

Chacun de nous est comptable à la patrie des talents qu'il a reçus de la nature ; si la forme est différente, le but doit être le même pour tous. Le vrai patriote doit saisir avec avidité tous les moyens d'éclairer ses concitoyens et de présenter sans cesse à leurs yeux les traits sublimes de l'héroïsme et de la vertu³³.

Charlotte Berczy contribuait elle aussi à cette tendance marquée de son temps. Elle partageait son savoir et ses connaissances avec les gens de sa communauté. Elle a tenu une école privée à Montréal de 1810 à 1817. Elle y enseignait le dessin, l'aquarelle, la musique et les langues. Une de ses élèves, Louise-Amélie Panet, devint plus tard peintre et professeure d'art³⁴. Les élèves de Charlotte Berczy venaient tout autant de la société anglaise que française et son succès semble s'être étendu jusqu'à Québec et dans le Haut-Canada. Dans une lettre écrite de Québec, William Berczy signalait à sa femme :

Voilà la troisième demande que l'on me fait relativement à l'instruction de jeunes Dames, parmi les quelles est Madame de Bone. Si ces personnes

vouloient faire une souscription pour douze Ecolières a deux guinées par mois pour une année, je ne scais pas si je ne ferois pas tous mes efforts pour te persuader d'accepter l'offre³⁵.

Charlotte Berczy donna aussi des cours de langues à un certain Jean Fleming, commerçant et ami de William Berczy. Il apprit avec elle l'italien et, après 1809, se consacra à l'allemand.

La quinzaine de lettres écrites par Charlotte Berczy nous permettent de dresser le portrait d'une femme cultivée et bien intégrée à son milieu. L'après-Conquête, moment du choc réel des cultures françaises et anglaises et des cultures immigrantes de toutes nationalités européennes, donne à la correspondance de Mme Berczy une couleur et une richesse qui n'auraient pas pu être possibles à une autre époque. La qualité de ses lettres suscite un intérêt documentaire et historique incontournable, puisqu'elles mettent en lumière des aspects oubliés de la vie de nos ancêtres féminines, mais leur valeur réside tout autant dans leur facture hautement littéraire pour l'époque. Charlotte Berczy fait preuve d'une sensibilité et d'une finesse qui rappellent les épistolières françaises du Siècle des lumières. Mais tout en manifestant des sentiments amoureux dignes des romans les plus pathétiques et un amour maternel des plus profonds, Jeanne-Charlotte Allamand participe à la vie sociale de son époque et en rend compte dans sa correspondance. Elle s'implique dans les affaires de son mari en lui donnant son avis, lui fait part des nouvelles politiques, sociales et quotidiennes de son milieu et ne manque pas de prendre avec un certain humour différents événements de sa communauté.

On s'aperçoit qu'au-delà du stéréotype la lettre remplissait une fonction primordiale pour les femmes du XVIII^e siècle. Elle constituait, à cette époque, comme nous l'avons observé, le seul document écrit par lequel elles pouvaient faire valoir leurs idées et s'exprimer par l'écriture sans contrevenir à la norme culturelle qui régissait la position sociale des femmes. L'épistolière anglaise, Dorothy Osborne, signalait que pour la femme : « *[t]he art of the letter-writing is often the art of essay-writing in disguise. But, such as it was, it is an art a woman could practice without unsexing herself*³⁶. » Bien que la lettre soit le genre par excellence du respect des conventions sociales pour la femme, puisqu'elle l'inscrit dans la sphère de l'intime, les épistolières ont su jouer de ses différentes facettes. L'hybridité même de la lettre, sa perméabilité à d'autres genres, permet à la scriptrice de mettre en scène les aspects multiples de son identité. La conformité au rôle stéréotypé de l'épistolière présentée par les romans du XVIII^e siècle participe d'un jeu d'écriture. Anne Vincent-Buffault, dans son *Histoire des larmes*, nous rappelle que les correspondances, les mémoires et les journaux intimes « sans être de simples reflets du réel, sont des lieux d'appropriation d'un langage où le nom propre est engagé³⁷ ». Écrire, c'est en quelque sorte redistribuer l'univers autour de soi, à partir de soi et en lien étroit avec les autres.

Bien que Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy soit une femme exceptionnelle, elle ne fait pas figure d'exception dans son époque. Elle est, à notre avis, bien représentative des épistolières de son siècle et de son pays. Les femmes ont produit des textes qui méritent d'être lus et relus avec d'autres yeux que ceux d'une perspective androcentrique, cette même perspective qui fit qu'on publia les lettres de William Berczy à sa femme dans le *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec* et qu'on ne fit même pas mention de la repartie de son épouse pourtant conservée dans le même fonds d'archives.

La littérature féminine québécoise ne peut être née spontanément en 1881 avec la publication de rien de moins que le roman épistolaire *Angéline de Montbrun* de Laure Conan. Avant elle, toute une tradition d'écriture, occultée de l'histoire littéraire, a ouvert la voie à l'écriture féminine. Les discours hétérogènes qu'ont proposés les féministes des années 70 (l'essai-fiction, la poésie en prose, etc.) sont peut-être nés de cette filiation féminine, de cette tradition littéraire discrète, mais bien vivante. Si les femmes du tournant du XIX^e siècle ont utilisé les genres intimes, elles l'ont souvent fait pour accéder à l'écriture, à ses jeux et à ses possibilités, sans être censurées. Marie-Claire Grassi a bien remarqué que la lettre « traduit une forme d'émancipation psychologique de la femme qui ose non seulement parler d'elle, mais se confier dans le secret³⁸ ». L'hybridité de la lettre lui permet de multiplier les discours, de donner voix à sa pluralité. À une époque où le champ littéraire n'a pas encore acquis son autonomie et où fluctue encore la frontière entre le personnel et le social, le réel et l'imaginaire, le commerce épistolaire apparaît comme une écriture de l'entre-deux, située à mi-chemin entre l'intime et le public, l'écriture et la littérature. C'est de ce contexte que se distingue la production de Charlotte Berczy, maillon perdu d'une tradition d'écriture au féminin et prototype de ces femmes (trop) discrètes qui ont contribué de près ou de loin à l'éclosion culturelle du Québec et du pays tout entier.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

Allamand-Berczy, Jeanne-Charlotte, *Correspondance manuscrite*, Université de Montréal, Collection Louis-François-Georges Baby, cote P/58.

Berczy, William von Moll, « Lettres de William von Moll Berczy à sa femme (1798-1812) », *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec*, 1940-1941, vol. 21, p. 3-93.

Ouvrages de référence

Altman, Janet Gurkin, *Epistolarity. Approaches to a Form*, Columbus, Ohio State University Press, 1982, 235 p.

Badinter, Élisabeth, *Émilie, Émilie. L'ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1983, 489 p.

Barbérís, Pierre et Claude Duchet (dir.), *Manuel d'histoire lit-*

téraire de la France, tome IV, 1789-1848, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1972, 1 244 p.

Brunet, Manon, « Les femmes dans la production de la littérature francophone du début du XIX^e siècle québécois », dans Claude Galarneau et Maurice Lemire (dir.), *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 167-179.

Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, édition entièrement revue et mise à jour, 1992, 646 p.

Goldsmith, Elizabeth C. (ed.), *Writing the Female Voice. Essays on Epistolary Literature*, Londres/Boston, Pinter Publishers Limited/Northeastern University Press, 1989, 296 p.

Grassi, Marie-Claire, « Les épistolaires au XVIII^e siècle », dans Georges Bérubé et Marie-France Silver (dir.), *La Lettre et ses avatars au XVIII^e siècle*, Toronto, Éditions du GREF, 1996, p. 91-105.

_____, *L'Art de la lettre au temps de La Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, Slatkine, 1994, 366 p.

Graves, Algernon, *The Royal Academy of Arts: A Complete Dictionary of Contributors and Their Works from Its Foundation in 1769 to 1904*, 8 vol., Londres, Henry Graves and Co. Ltd. et George Bell and Sons, 1905.

Greimas, Algirdas (dir.), *La Lettre: approches sémiotiques*, Actes du VI^e colloque interdisciplinaire 1984, Fribourg, Éditions universitaires Fribourg, « Collection interdisciplinaire », vol. 9, 1988, 147 p.

Gusdorf, Georges, *Les Écritures du moi. Lignes de vie 1*, Paris, Odile Jacob, 1991, 430 p.

Herrmann, Claudine, *Les Voileuses de langue*, Paris, Des Femmes, 1976, 179 p.

Kadar, Marlene (dir.), *Essays on Life Writing: From Genre to Critical Practice*, Toronto/Buffalo/Londres, University of Toronto Press, 1992, 234 p.

Lemire, Maurice (dir.), *La Vie littéraire au Québec*, t. 1, *La Voix française des nouveaux sujets britanniques*; t. 2, *Le Projet national des Canadiens (1806-1839)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991 et 1992, 498 p. et 587 p.

Nies, Fritz, « Un genre féminin? », *Revue d'histoire littéraire de*

France, vol. 78, n^o 6, 1978, p. 995-1013.

Popovic, Pierre et Benoît Melançon (dir.), *Les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC), Département d'études françaises, Université de Montréal, 1993, 241 p.

Stagg, Ronald J., « Jeanne-Charlotte Allamand » et « William von Moll Berczy », dans *Dictionnaire biographique du Canada, Sainte-Foy et Toronto*, Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, 1983, tome VII, p. 14-15; tome V, p. 77-80.

Tovell, Rosemarie L. (dir.), *William Berczy*, Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 1991, 327 p.

Vincent-Buffault, Anne, *Histoire des larmes*, Paris, Rivages/Histoire, 1986, 259 p.

NOTES

1. Je profite ici de l'occasion pour remercier M. Denis Plante, archiviste au Service des archives de l'Université de Montréal (où est conservée la Collection Louis-François-Georges Baby), pour sa grande coopération et son intérêt soutenu pour mes recherches actuelles. Son aide précieuse et sa gentillesse sont vivement appréciées.

2. Le projet de recherche « Archéologie du littéraire au Québec » de l'Université du Québec à Montréal, sous la direction de Bernard Andrès, s'intéresse depuis quelques années à ce corpus. On peut consulter les cahiers de l'ALAQ, *La Conquête des lettres au Québec (1766-1815)*. Florilège, cahier n^o 1; *Principes du littéraire au Québec (1766-1815)*, cahier n^o 2, été 1993; *Fortunes et infortunes d'un Dandy canadien. Pierre-Jean de Sales Laterrrière: journal de voyage (1815)*, cahier n^o 3, hiver 1994; *En*

quête d'origine. Pierre-Jean de Sales Laterrrière. Nouveaux journaux de voyage (1824, 1826, 1827, 1829), cahier n^o 4, été 1995, ainsi que le numéro spécial de *Voix et Images* consacré à « L'archéologie du littéraire au Québec », n^o 59, hiver 1995. Les auteurs de *La Vie littéraire au Québec* ont également retracé les éléments marquants de cette période dans les premier et deuxième tomes de leur série consacrée à l'histoire de la littérature québécoise: Maurice Lemire (dir.) *La Vie littéraire au Québec*, tome 1: *La Voix française des nouveaux sujets britanniques (1764-1805)*; tome 2: *Le Projet national des Canadiens (1806-1839)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991 et 1992.

3. Manon Brunet, « Les femmes dans la production de la littérature francophone du début du XIX^e siècle québécois », dans Claude Galarneau et Maurice Lemire

(dir.), *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 167-179.

4. Cet article s'inscrit dans le cadre de mon projet de thèse sur l'écriture féminine de cette époque intitulé « Stratégies épistolaires et écritures féminines: les Canadiennes à la Conquête des Lettres (1759-1839) », entrepris à l'UQAM sous la direction de Bernard Andrès.

5. Ces informations sont principalement issues de l'ouvrage de Rosemarie L. Tovell (dir.), *William Berczy*, Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 1991, 327 p., et des notices concernant William von Moll Berczy et Jeanne-Charlotte Allamand, *Dictionnaire biographique du Canada*, Sainte-Foy et Toronto, Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, 1983, tome V, p. 77-80, et 1988, tome VII, p. 14-15.

6. Voir Beate Stock, « William Berczy. Les années européennes 1744-1791 », dans Rosemarie L. Tovell (dir.), *op. cit.*, p. 46.
7. Algernon Graves, *The Royal Academy of Arts: A Complete Dictionary of Contributors and Their Works from Its Foundation in 1769 to 1904*, 8 vol., Londres, Henry Graves and Co. Ltd. et George Bell and Sons, 1905. Certains commentateurs de l'œuvre de William Berczy expliquent la présence du nom de Charlotte Berczy, dans le dictionnaire de l'Académie, par une erreur du compilateur. On sent les lourds préjugés qui ont gouverné l'inscription des femmes dans le domaine de la création artistique.
8. William Berczy devient par ailleurs membre correspondant de la RSA (Royal Society of Arts). Bernard André a repéré, pour l'année 1807, le nom de « Berczy, W., Esq. Of York » dans *Transcriptions of the Society instituted at London...*, Londres, vol. 15, 1807, R. Wilks, MDCCCVII, p. 264.
9. Georges Gusdorf, *Les Écritures du moi. Lignes de vie 1*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 152.
10. Janet Gurkin Altman, *Epistolarity. Approaches to a Form*, Columbus, Ohio State University Press, 1982, 235 p.
11. Lettre de William Berczy à sa femme Charlotte, le 25 avril 1798, « Lettres de William von Moll Berczy à sa femme (1798-1812) », *Rapport de l'archiviste de la province de Québec, 1940-1941*, vol. 21, p. 8. Nous gardons l'orthographe reproduite dans le RAPQ.
12. Lettre de Charlotte Berczy à William Berczy, 28 mai 1800, Collection Baby, Université de Montréal. Nous gardons autant que possible l'orthographe originale.
13. Lettre de Charlotte Berczy à William Berczy, datée du 1^{er} juillet 1800.
14. Voir, entre autres, Élisabeth Badinter, *Émilie, Émilie. L'ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1983, 489 p.
15. Voir les travaux de Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *Les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Centre universitaire de lecture sociopédagogique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC), Université de Montréal, Dép. d'études françaises, février 1993, p. 5.
16. Marie-Claire Grassi, « Les épistolières au XVIII^e siècle », dans Georges Bérubé et Marie-France Silver (dir.), *La Lettre et ses avatars au XVIII^e siècle*, Toronto, Éditions du GREF, 1996, p. 105.
17. Katharine A. Jensen, « Male Models of Feminine Epistolarity; or How to Write like a Woman in Seventeenth Century », dans Elizabeth C. Goldsmith (éd.), *Writing the Female Voice. Essays on Epistolary Literature*, Londres/Boston, Pinter Publishers Limited/Northeastern University Press, 1989, 306 p.
18. Claudine Herrmann, *Les Voleuses de langue*, Paris, Des Femmes, 1976, p. 18.
19. Fritz Nies, « Un genre féminin? », *Revue d'histoire littéraire de France*, vol. 78, n^o 6, 1978, p. 998.
20. Maurice Lemire (dir.), *La Vie littéraire au Québec, tome 2: Le Projet national des Canadiens (1806-1839)*, *op. cit.*, p. 342.
21. Lettre de Charlotte Berczy à son mari emprisonné en Angleterre, 1^{er} juillet 1800.
22. Voir l'ouvrage d'Anne Vincent-Buffault, *Histoire des larnes*, Paris, Rivages/Histoire, 1986, 259 p.
23. Lettre de Charlotte Berczy à William Berczy, 28 mai 1800.
24. Lettre de Charlotte Berczy à William Berczy, 1^{er} juillet 1800.
25. Lettre de Charlotte Berczy à William Berczy, 29 novembre 1802.
26. Lettre de Charlotte Berczy à William Berczy, non datée (ca 1808-1809).
27. Lettre de William Berczy à Charlotte Berczy, 18 janvier 1799.
28. « Tu sais bien que tu m'as dis plusieurs fois "qui vit en espérant vit en chantant", mais nonobstant moi-même je trouve chaque jour beaucoup de vérité dans ce poème. Je mourrais si je n'avais pas l'espérance de voir pour l'ami de mon cœur des jours plus heureux ». Merci à Dominique Garant, professeur au Département d'études littéraires de l'UQAM, pour avoir traduit ce passage.
29. Algirdas Greimas (dir.), *La Lettre: approches sémiotiques*, Actes du VI^e colloque interdisciplinaire, Fribourg, Éditions universitaires Fribourg, n^o 9, 1988, p. 6.
30. J'ai développé plus particulièrement cet aspect de la correspondance de Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy dans une communication au congrès des Sociétés savantes présentée dans le cadre du colloque de l'Association des littératures canadiennes et québécoise, « Le Québec: terre d'éclosion culturelle », tenu à l'Université du Québec à Montréal, en juin 1995.
31. Lettre de Charlotte Berczy à son mari William Berczy, 5 décembre 1799.
32. Lettre de William Berczy à sa femme Charlotte, 27 avril 1798.
33. Louis David, cité dans Pierre Barbéris et Claude Duchet (dir.), *Manuel d'histoire littéraire de la France*, t. 4, 1789-1848, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1972, p. 22.
34. Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, p. 88.
35. Lettre de William Berczy à Charlotte Berczy, 4 septembre 1808.
36. Dorothy Osborne (Lady Temple), *Letters*, tome III, p. 60, citée dans Marlene Kadar (ed.), *Essays on Life Writing: From Genre to Critical Practice*, Toronto, Buffalo et Londres, University of Toronto Press, 1992, p. 7.
37. Anne Vincent-Buffault, *op. cit.*, p. 7.
38. Marie-Claire Grassi, *L'art de la lettre au temps de La Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, Slatkine, 1994, p. 75.